

Ligne de Cœur 112
juin 1907

ANDRÉ GIDE

Malheur aux hommes dont la boue a de l'esprit.

NIETZSCHE.

LE Comité de rédaction de la *Ligne de Cœur*, dans sa séance du 1^{er} avril dernier, a vu naître une discussion qui l'a sévèrement divisé. Les voix s'étant balancées, il a été impossible de conclure le débat ; il ne restait plus qu'à le porter devant le public : c'est lui qui le jugera.

Les quatre membres du Comité, à défaut d'avoir su adopter ou repousser le projet qui leur était soumis, se sont donc au moins entendus sur ce point qu'ils porteraient cette motion flottante devant le tribunal de leurs lecteurs. Il ne convenait pas d'exposer les responsabilités particulières à la rancune de cette juridiction librement choisie : aussi les quatre rédacteurs dont les paroles sont ici fidèlement transcrites ne figurent-ils que sous des noms supposés.

MELCHIOR. — Mes chers amis, vous m'avez demandé plusieurs fois de parler d'André Gide dans la *Ligne de Cœur*. Il vous semblait en effet que des ouvrages comme les *Faux-Monnayeurs* ou *Si le Grain ne Meurt* ne pouvaient se juger dans l'air de Paris qui leur est pour ainsi dire trop naturel, et que l'air plus frais de la province leur serait une meilleure épreuve. Non pas que ces deux livres fussent d'inspiration parisienne, mais parce que

cette ville, avec ses cabinets de lecture, ses antichambres de revues, ses cafés, a été pour eux un merveilleux terrain de culture. Je pensais aussi qu'elle était l'unique champ de leur influence, et que le mal du siècle ne débordait pas de beaucoup les pages de la *Nouvelle Revue Française*. Il ne me paraissait donc pas d'un grand intérêt d'entretenir la province d'un mal dont elle était si peu menacée. Il circule toujours sur les plaines de France assez d'air pur pour que le microbe littéraire n'y soit pas à craindre. Les vapeurs de Paris, seules, peuvent amener de dangereuses condensations. Mais il y a longtemps que nous avons abandonné Paris à son triste sort. Il est vain de tourner la tête vers cette ville maudite. N'est-ce pas votre avis ?

BALTHASAR. — Vous prenez Gide un peu à la légère. Souvenez-vous que Béraud, que Massis...

GASPARD. — L'un n'avait aucune autorité pour l'attaquer, l'autre en avait trop. Gide n'aime pas l'autorité. Les critiques de Béraud et de Massis n'ont servi que Gide lui-même.

BALTHASAR. — Ce sont peut-être des compères ?

GASPARD. — Impossible de continuer : Balthasar n'est pas sérieux.

NICODÈME. — Chut !

MELCHIOR. — Que dites-vous ? Nicodème a la parole.

NICODÈME. — Je ne dis rien. Je voudrais seulement que vous ne vous disputiez pas. Gide s'entend assez à discourir sur lui-même : nul besoin que nous l'aidions. Je demande qu'on passe à l'ordre du jour.

GASPARD. — Pas du tout. Il faut vider cette question.

J'en suis tracassé depuis des semaines. Je veux la liberté de dire et d'écrire ce que j'en pense.

MELCHIOR. — Hé bien ! Balthasar, que disiez-vous tout à l'heure ?

BALTHASAR. — Que Gide n'accepte pas qu'on l'accuse d'être littéraire ni morbide ; qu'il prétend au contraire à la fraîcheur, à la liberté, à la plénitude.

GASPARD. — Nous savons que M. Gide méprise la littérature, qu'il publie ses ouvrages sans y penser, ses notes et ses papiers intimes par humilité, et qu'il ne vit que pour l'anonymat. Il est évident, aussi, que ses livres sont un miracle de fraîcheur : à part les emprunts à Rousseau, aux philosophes allemands, aux poètes anglais, aux moralistes français, aux romanciers russes ; exception faite des inspirations reçues de Freud et des psychanalistes : compte tenu de l'héritage individualiste, du scientisme, du naturalisme, de l'esthétisme, etc... : à part tout cela, déclarons que Gide se distingue par la pureté et la nouveauté de son génie.

BALTHASAR. — Mais lui-même avoue clairement toutes ces influences ; il les adopte, les contient et les laisse jouer en liberté.

GASPARD. — Nous savons qu'il aime sentir en lui la division, qu'il considère comme un signe de courage et une richesse de l'accepter et de l'entretenir. L'ambiguïté de notre nature lui est comme une lyre mal accordée dont les fausses notes le font crier d'aise. L'homme est ange et bête, je le sais, mais j'en souffre ; au lieu que tout effort pour réduire notre animalité paraît à Gide pure hypocrisie. Il ne s'agit pas de jouer l'ange, mais de résister

à la bête, de la désarmer autant que nous le pourrons et de la soumettre — au lieu que Gide est celui qui encourage et chérit cette duplicité.

C'est l'homme de la pénombre.

Il se donne la position avantageuse en posant toutes les demandes sans jamais répondre à rien (1). Il se croit plus riche en gardant l'affirmation et la négation côte à côte au sein de sa pensée et en ne prononçant jamais ni l'une ni l'autre. Car celui qui nie se donne une frontière et se charge d'une chaîne. Celui qui affirme énonce un but et assume une règle. Or toute discipline lui est intolérable et toute limite odieuse. Tout ce qui est net et limpide, il le méprise. Parce que Nietzsche a dit : « L'esprit de lourdeur a créé le but » et encore « Fuite éternelle de soi, éternelle recherche de soi chez les dieux nombreux, comme une bienheureuse *contradiction* de soi... »

Vraiment !

Mais Nietzsche a dit aussi : « L'âme la plus vaste, qui peut courir au milieu d'elle-même, s'égarer et errer le plus loin... celle qui se précipite par plaisir dans le hasard... comment n'aurait-elle pas les pires parasites ? » C'est avec ces parasites, ces *mauvais sentiments* que Gide fera de la bonne littérature.

Car Gide est avant tout *l'homme de lettres*. Il l'est assez profondément pour sentir que la littérature n'est plus aujourd'hui qu'un arbre au tronc creux et pourri qui ne se tient plus debout qu'à force d'expédients. Aussi Gide les a-t-il multipliés autour de ce bois sec d'où il tire toute

(1) C'est l'attitude de l'esthète et un vieux cliché romantique. Flaubert disait : *La bêtise consiste à vouloir conclure.*

sa gloire et sa raison de vivre. S'il a tant parlé de l'amour, de la joie, de l'action, c'est pour cacher son visage de littérateur et sa main tachée d'encre. Tout pour l'art sans qu'il y paraisse, c'est le comble de l'habileté. Ses ouvrages s'adressent surtout aux intellectuels fatigués de l'intellectualité. Ils leur donnent un moment l'illusion de la fraîcheur, mais bientôt après on s'aperçoit qu'elle est encore la machination et la suprême ressource d'une très subtile intelligence. Voyez les précautions avec lesquelles il a choisi les matériaux des *Faux-Monnayeurs* : un style minable, des lambeaux de réalités cousues sur de vieilles philosophies, tel est ce roman. Il fallait à tout prix qu'il ne parût point une œuvre littéraire.

Mais ce subterfuge est le comble et l'exaspération de la littérature.

BALTHASAR. — Et si les mensonges d'André Gide étaient vrais ?

GASPARD. — C'est une autre question. Laissez-moi finir.

NICODÈME. — C'est cela : finissez.

GASPARD. — ... Où en étais-je ? (*Sourires*) Ah ! je voulais parler de son dilettantisme intégral, de cette recherche du *curieux*, de l'*étrange* auprès de quoi le simple sentiment des vérités qui nous dominent lui paraît d'une méprisable vulgarité. C'est en cela surtout que Gide appartient au dix-neuvième siècle, qu'il est un écrivain *fin de siècle*. L'avenir le placera près de M. Bergeret. André Gide, c'est Anatole France en culotte de sport : au lieu des bibelots de la villa Saïd, voici les collections psychologiques, les farces et immoralités de la villa Montmorency, les faits-divers épinglés avec les papillons rares.

MELCHIOR. — Cher Gaspard, je vais être obligé de vous retirer la parole. Je crains que vous ne parliez sous l'empire du parti-pris.

GASPARD. — Pas du tout.

MELCHIOR. — Vous le jugez ainsi, mais je me méfie des opinions trop entières.

GASPARD. — C'est dans Gide que vous avez appris cette méfiance. Si vous lui êtes tous acquis je n'ai plus qu'à me retirer.

MELCHIOR. — Ne croyez pas cela ; et je vous arrête seulement parce qu'il est temps de procéder au vote qui motiva notre réunion d'aujourd'hui. Vous avez tous lu, mes chers amis, l'article de Robert Sébastien que je vous ai communiqué (1). Ne vous semble-t-il pas intéressant de le reproduire dans la *Ligne de Cœur* ? Le titre est saisissant : *D'André Gide à Jean Cocteau*, et l'auteur rend hommage aux *Nourritures terrestres* qui ont aidé, dit-il, la renaissance catholique à laquelle nous assistons aujourd'hui. L'article, appuyé de citations heureusement choisies, est élégant et persuasif.

Je propose en outre de faire suivre cette publication de la traduction de l'étude remarquable que Gérard Bruning a donnée l'année dernière à la revue hollandaise *De Gemeenschap*. Cette étude s'intitule : *D'André Gide à André Breton*. L'auteur montre tout ce que le surréalisme doit à Gide et comment les œuvres, les opinions de ce dernier l'ont tout naturellement préparé. Gérard Bruning ne se contente pas, comme vous, Gaspard, d'affirmer : il s'appuie sur des citations, qui, soit dit en passant, sont quel-

(1) Paru dans *La Bohême*, revue des étudiants nantais (décembre 1926).

quefois tout justement les mêmes que celles dont Robert Sébastien a usé lui-même. Vous jugez combien cette double publication peut être instructive, combien aussi, elle doit plaire à Gide, cet amateur des voies divergentes.

NICODÈME. — Car il est dit : « Cela est maintenant *mon* chemin. Où est le vôtre ? Voilà ce que je répondais à ceux qui me demandaient *le chemin*. Car *le* chemin n'existe pas. — Ainsi parlait Zarathoustra ».

GASPARD. — Ne citons plus de Nietzsche. Les ignorants penseraient que tout Nietzsche est passé dans *les Nourritures terrestres* : or elles n'ont hérité de lui que le plus périssable.

Hé bien ! Melchior : vous venez de montrer une fois de plus qu'à l'école de Gide, on n'apprend que le vagabondage. Au lieu d'un but, il propose l'aventure. Il se glorifie de n'être qu'un carrefour. « Allez où bon vous semble ; tous les chemins se valent : ici Rome et là Sodome, choisissez. Je vous abandonne à vous-même pour que vous extrayiez de votre fonds l'action la plus personnelle. Quoi, la solitude vous émeut ? Votre liberté vous inquiète. Si vous n'êtes digne ni de l'une ni de l'autre, vous ne m'intéressez pas. Moi, je favorise les audacieux ».

Non, mais vous favorisez le désordre, vous mêlez le pur et l'impur et vous péchez en eau trouble. Si vous aimiez Nathanaël, vous ne lui feriez pas tant de discours subtils, vous ne vous efforcerez pas de l'enivrer de lui-même et de sa libre puissance, pour la curiosité de le voir se débattre dans les pièges, pendant que vous êtes retranché sur le rivage tranquille de votre table et derrière vos froides lunettes.

Si vous aimiez Nathanaël, vous n'auriez pas écrit : « Mon rôle est d'inquiéter », car seules valent les voies secrètes de la douceur, et un silence fraternel.

Vous voulez que Nathanaël soit fort ? Dites-lui qu'on ne se possède pas dans les tribulations, mais dans la patience. Il sera victorieux, le lutteur qui saura le mieux se ramasser sur lui-même. Dites-lui qu'on ne se trouve qu'en soi-même, non dans le monde, non dans l'action, moins encore dans les livres, car ils nous dispersent dans le temps et dans l'espace.

Vous le vouliez hardi ? Apprenez-lui donc à fuir les parages incertains, les zones hybrides et les fausses situations où vous vous plaisez. La véritable audace est de se déclarer. Qu'il aille du côté du jour ou du côté de la nuit. Qu'il vous abandonne à vos curiosités crépusculaires.

Si vous avez désiré que Nathanaël fût vaillant, pourquoi avez-vous flatté en lui sa double nature, emmêlé l'une et l'autre ? Vous avez trouvé *le sel qui lie le bien au mal* (1), et le moyen de marier le Ciel à l'Enfer. Mais tout l'effort de l'homme doit être de se simplifier, de chercher l'unité. Il n'y a pas d'amour véritable entre des créatures au visage changeant ; il n'y a aucune honnêteté possible, surtout il n'y a aucune force durable chez celui qu'habite la division.

Wilde reconnaissait « qu'il y a de l'animalité dans l'âme et que le corps a ses moments de spiritualité. » « Tel est le mélange », dit encore Pierre Reverdy. Nous n'avons pas trop de toutes nos armes pour faire en nous

(1) On voit que notre ami Gaspard lui-même ne se prive pas de citer Nietzsche.

le partage difficile du bien et du mal. Encore ne s'agit-il jusqu'ici que de virilité. Après seulement vient la morale, et commence le travail du salut : résister à la pesanteur du péché, et vivre selon notre nature la plus légère et la plus claire.

Mais que dire de ceux qui se complaisent au mélange ?
Malheur aux hommes dont la boue a de l'esprit.

MELCHIOR. — N'êtes-vous pas alors obligé d'admettre qu'il y a aussi beaucoup de bien dans André Gide ?

GASPARD. — Certainement. Tenez : il a été le premier à nous intéresser à certains déshérités de la sorte la plus commune et dont nous faisons tous trop bon marché : je veux dire les pauvres de cœur, les secs, les « antipathiques ». Les héros des *Faux-Monnayeurs*, ces jeunes gens cruels et insensibles (dont Jacques Vaché par exemple fut une image), nous voici désormais soumis à les plaindre, et c'est le commencement de l'amour.

NICODÈME. — Allez-vous nous faire maintenant un éloge de Gide à la température de votre réquisitoire ?

GASPARD. — Non. Je ne veux pas travailler à vous former une opinion indécise, et j'ai fait assez voir, je crois, pourquoi je voterai contre le projet de Melchior.

BALTHASAR. — Je vote pour.

MELCHIOR. — Moi aussi.

NICODÈME. — Contre !

(Gêne dans le comité)



DERNIÈRE HEURE

JE lis dans l'*Homme Eternel* de Chesterton, dont je viens de recevoir la traduction française (1), cette remarque que les vices grecs atteignirent les Romains par la voie du livre et du poème. D'ailleurs, dit notre auteur, « la perversion des Grecs avait fini par tourner en convention littéraire ».

Il y a bien longtemps que celle de Gide a tourné de la même façon.

Il est plaisant de l'entendre répéter sur tous les tons que ses penchants helléniques s'appuient en lui sur le goût du naturel et la passion de la simplicité. Il n'abuse plus personne aujourd'hui.



(1) Par Maximilien Vox : elle est étonnamment brillante.